

Si ceci est la vie, moi je suis le Petit Chaperon rouge

Par **Luisa Valenzuela**

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Lori Saint-Martin

Je lui ai dit Prends ma petite, apporte ce panier plein de bonnes choses à ta mère-grand. Habille-toi chaudement, il fait froid, lui ai-je dit. Je ne lui ai pas dit mets la petite cape que ta mère-grand t'a tricotée parce que ce n'était pas tout à fait exact. Mais c'était implicite. Cette mère-grand ne tricote pas encore. Mais il y a bel et bien un petit chaperon rouge, la petite l'a déjà étrenné et je suis sûre qu'elle va le mettre parce que je lui ai dit qu'il faisait froid dehors, et ça c'est vrai. Il fait toujours froid dehors, même durant les jours les plus torrides de l'été : la petite le sait et dernièrement, quand elle sort, elle met son petit chaperon.

*

Ça ne fait pas longtemps qu'elle porte cette cape avec son capuchon à même, le rouge lui va bien, de temps en temps, et de toutes façons que ça lui plaise ou non elle la met, elle sait où la réalité commence et ses caprices finissent. Elle le sait, même si ça ne lui convient pas, même si elle dit qu'elle a mal au ventre.

Je l'ai mise en garde à propos de l'autre chose, aussi. Je passe ma vie à la mettre en garde mais elle ne m'écoute pas.

*

Je ne l'écoute pas, ou si peu. Tout de même j'ai dû mettre le fameux petit chaperon sans y penser deux fois et j'ai pris le chemin qui mène à la forêt. Le chemin qui traversera la forêt, le chemin long, très long — du moins je l'espère — qui, au-delà de la forêt, me mènera à la cabane de ma mère-grand.

Il m'a fallu du temps pour arriver à la forêt proprement dite. Au début, je grimpais dans tous les arbres prometteurs que je croisais sur mon chemin. J'y ai gagné une certaine vue d'ensemble, mais sans beaucoup avancer.

*

C'est maman qui a mentionné le mot loup.

Moi je le connais mais je ne l'utilise pas. J'essaie de faire attention parce que j'arrive à une zone de la forêt où les arbres sont très hauts et droits. Pour l'instant, je les regarde du coin de l'œil, tête baissée.

*

Non, petite, dit maman.

J'écoute maman, mais je ne l'entends pas. Je veux dire, j'entends maman mais je ne l'écoute pas. De loin, comme en sourdine.

*

Non, petite.

Je lui dis ça. Pour ce que ça donne.

*

Non. Le loup.

Je l'entends, je le dis : ça ne sert pas à grand-chose.

Peut-être bien que oui. J'évite, sur le chemin de la forêt, certains sentiers ou tournants qui risquent de me faire basculer dans un abîme. Les abîmes, j'en ai bien peur, vont me plaire. Ils me plaisent.

Non, petite.

Mais tu les aimes toi aussi, maman.

Ils me font peurenvie.

*

Peur. Nous partageons la peur. Et peut-être que nous aimons ça.

*

Attention au grand méchant loup, ma petite (c'est la mère qui parle).

C'est la mère qui parle. La fille aussi parle et les voix se superposent et s'annulent l'une l'autre.

*

Attention.

À quoi? À qui?

*

Près ou loin de cette voix de mère que j'entends parfois comme si elle était en moi, je parcours le chemin en cueillant çà et là une fraise sauvage. Sous la douceur, la fraise a peut-être un arrière-goût un brin amer. Je ne la mets pas dans le panier, je la lèche, je la mange. Une minuscule graine s'incruste entre mes dents et par la suite, je désire ardemment la saveur de cette fraise précise.

*

On ne peut pas revenir en arrière.

À la fin de la page on saura : à la fin du chemin.

*

Je me mets à déambuler le long de sentiers inconnus. Le loup surgit au loin entre les arbres, il me fait des signes qui sont parfois obscènes. Au début je ne comprends pas trop et je le salue de la main. Et pourtant je suis effrayée. Et pourtant je continue d'avancer.

*

La tendre petite vieille vers qui on avance, c'est la mère-grand. Elle a les cheveux blancs, un châle drapé sur les épaules, et elle tricote et tricote dans sa douce cabane de rondins. Elle tricote le désir ardent du rouge, elle tricote le petit chaperon pour moi, pour la petite fille qui tout au long de ce long chemin sera une petite fille alors que la mère attend de l'autre côté de la forêt bien à l'abri dans sa maison de briques où tout paraît bien ordonné et sûr. La pauvre mère fait ce qu'elle peut. Elle s'ennuie.

*

En avançant le long du chemin ombragé, le Petit Chaperon rouge, comme nous l'appellerons à partir de maintenant, risque peu l'ennui et beaucoup le désenchantement.

La vie est décevante, un homme le dit depuis l'extérieur de la forêt, ou plutôt il larmoise, et le Petit Chaperon rouge sait quelque chose de cet homme qui pour citer une vieille chanson larmoise peut-être à cause de l'alcool ou plutôt à cause des larmes : incolores, inodores, saumâtres bien sûr, larmes que par anticipation le Petit Chaperon rouge savoure sur son chemin à travers la forêt bien avant de tomber sur les troncs plus rugueux.

*

Pour l'instant ce ne sont pas les troncs qu'elle cherche. Elle cherche des fruits sucrés et bien rouges pour les porter à sa bouche ou les mettre dans son panier, celui-là même qui suspendu à son bras traverse le temps pour parvenir —si tant est qu'il y parvienne — à réaliser son destin et aboutir aux pieds de la mère-grand.

Et la mère-grand savourera les fruits qui lui parviendront peut-être un peu abîmés, elle racontera les histoires. D'amour, comme il se doit, histoires tricotées par elle avec soin et en même temps avec une certaine désinvolture que nous pourrions appeler inspiration, ou gloutonnerie. La mère-grand aussi sera osée, la grand-mère aussi est en train d'ouvrir la porte au loup en ce moment même.

*

Parce qu'il y a toujours un loup.

*

Peut-être s'agit-il du même loup, peut-être qu'il plaît à la mère-grand, ou qu'elle s'est déjà prise d'affection pour lui, ou finira par l'accepter.

Le Petit Chaperon rouge qui poursuit son chemin n'entend que la voix de sa mère comme si elle faisait partie de sa propre voix en plus grave :

Méfie-toi du loup, dit la voix maternelle.

Comme si elle ne savait pas.

Et de temps en temps le loup se pointe avec son vilain museau poilu. Au début il se montre discret, puis il s'enhardit et se laisse entrevoir, par moments il avance une patte comme une griffe ou encore un sourire feint qui révèle ses crocs.

Le Petit Chaperon rouge ne veut même pas penser au loup. Elle veut l'ignorer, l'oublier. Elle ne peut pas. Le loup n'a pas de voix, seulement un grognement, et déjà il appelle le Petit Chaperon rouge dès ce premier instant de distraction sur le sentier de la forêt.

Jolie fille, lui dit-il.

Tu dois dire ça à toutes les filles, loup.

Je suis à toi seule, petite, Chaperon rouge, beauté.

Elle ne le croit pas. Ou du moins elle ne croit pas le début : elle est peut-être belle, ça oui, mais le loup n'est absolument pas à elle.

*

Ma mère m'a prévenue, me prévient : Méfie-toi du loup, ma tendre petite fille candide, innocente, fragile dans sa petite tenue rouge.

Pourquoi m'a-t-elle envoyée dans la forêt, alors ? Pourquoi est-il inévitable, ce chemin qui conduit chez la mère-grand ?

*

La mère-grand est celle qui sait, la mère-grand a déjà parcouru ce sentier, la mère-grand a construit sa petite cabane de ses propres mains et si quelqu'un nous dit qu'il y a un bûcheron, il ne faut pas le croire. La présence du bûcheron est une pure interprétation moderne.

*

La forêt devient de plus en plus tropicale, la chaleur monte, elle donne envie par moments d'arracher sa cape ou plutôt d'arracher tous ses autres vêtements pour s'envelopper dans la cape dont les plis commencent à briller d'usure et se rouler dans la mousse rafraîchissante.

Il y a des fruits bien tentants par ces latitudes. Beaucoup sont à portée de la main. Il y a des hommes comme des fruits : sucrés, savoureux, juteux, urticants.

Il s'agit de les goûter peu à peu, un à un.

*

Combien de grenouilles faut-il embrasser avant de tomber sur le prince ?

Sur combien de loups, demandé-je, tomberons-nous dans cette vie ?

*

Des loups, on en a un seul. Ceux qui croisent notre chemin sont à peine son ombre.

*

Où vas-tu, Petit Chaperon rouge avec ce panier si ouvert, si plein de promesses ? me demande le loup en se pourléchant les babines.

Va chier, lui dis-je, parce que je me sens grande et enhardie.

Et je me remets en route.

*

La forêt si riche en possibilités me semble inoffensive. Ma mère m'a dit Méfie-toi du loup, puis elle m'a envoyée dans la forêt. Beaucoup de chemin parcouru depuis ce premier pas et pourtant, pourtant elle continue de me le dire de temps en temps, parfois très doucement à l'oreille, parfois dans un cri qui me fait sursauter et m'arrête un moment.

Je reste là à trembler, tapie de préférence sous quelque feuille géante et protectrice de celles qu'on rencontre parfois dans la forêt tropicale et que les gens du cru utilisent pour se cacher de la pluie. Il pleut beaucoup par ici et il arrive qu'on s'y sente très seule, surtout quand la voix de ma mère nous met en garde contre le loup et que le loup rôde dans les parages et qu'on sent naître la peur. Ce n'est pas de la peur, c'est de la prudence, dit-on.

*

Heureusement il arrive parfois quelqu'un qui sache défaire ce nœud.

Ce fruit-là, oui, je vais le manger, et j'y enfonce mes dents et en même temps je le mets délicatement dans le panier pour l'apporter à mère-grand. Ma mère sourit, je batifole et je me pourlèche. Le loup aussi, peut-être. Un fil de ma cape rouge s'accroche peut-être à une branche et au moment où je dois partir je pleure, et pleure aussi ma cape rouge, un peu déchirée.

*

Après, j'arrive à avancer un peu, sifflant à voix basse d'un air innocent sans abandonner mon panier un seul instant. Puisque je dois le transporter je le ferai, et j'essaie de m'arranger pour qu'il ne soit pas trop pesant. Ce qui ne m'empêche pas ni m'empêchera d'y ajouter tout ce qui peut faire plaisir à mère-grand.

Elle sait. Mais c'est surtout moi qui y prends plaisir.

Ma mère en revanche me prévient, m'avertit, me gronde et m'apostrophe. Pourtant elle m'a envoyée dans la forêt. Il paraît que la mère-grand est mon destin tandis que mère reste à la maison et ferme la porte au loup.

*

Le loup insiste pour savoir où je vais et en général je dis la vérité, mais je ne lui raconte pas quel chemin je dois prendre ni ce que je ferai en route ni combien de temps durera le trajet. Moi non plus je n'en sais rien, tant qu'à ça, je sais seulement — et je ne le lui dis pas — que je ne dédaigne ni les détours ni les grottes ombragées si j'y trouve quelque compagnon agréable, et je récolte quelques fruits en chemin et peut-être même que je fleuris, et ma mère me dit oui fleurir, fleurir c'est bien beau, mais méfie-toi. Du loup, me dit-elle, méfie-toi du loup et déjà j'ai la même voix que ma mère et c'est la voix que j'ai entendue dès le début : Prends ma petite, apporte-lui ce panier, etcétera. Et méfie-toi du loup.

*

Est-ce pour ça qu'elle m'a envoyée dans la forêt ?

*

Le loup ne semble pas si méchant. Par moments, il semble apprivoisable.

Le rouge de ma cape brille, radieux sous le soleil de midi. Et il est midi dans la forêt et je vais en profiter.

Par moments, apparaît quelqu'un qui me prend par la main, quelqu'un d'autre parfois qui me pousse et s'en va en courant : il se peut d'ailleurs que ce soit le même. Le loup grogne, peste, lance des imprécations, et je l'entends seulement quand il hurle de loin et m'appelle.

Je suis réceptive à cet appel. Plus j'avance sur le chemin, plus je suis réceptive à cet appel et plus j'ai peur. Le loup.

*

Parfois pour le tenter je me couvre d'une peau de mouton.

Parfois je fais exprès pour m'approcher de lui et je le provoque.

Bou, le loup, chou, allez zou, je lui crie. Il m'ignore.

Parfois quand je dors seule en pleine forêt, je le sens près de moi, presque assez près pour me toucher, et je sens une brûlure qui n'a rien de désagréable.

Et parfois pour ne pas le sentir je dors avec le premier homme que je croise, n'importe quel inconnu qui semble savoureux. Et alors je sens que le loup est plus près que jamais. Il ne me répugne pas toujours, mais ma mère se met à me crier après.

*

Par un après-midi de plomb, très beau, je me suis arrêtée devant un étang gris acier à regarder les oiseaux blancs. Des mouettes en plein vol à ras l'eau, des hérons sveltes perchés sur une patte dans le gris du paysage, découpés contre le brouillard.

J'ai peut-être passé trop de temps à les contempler. Le fait est que lorsque j'ai repris mon chemin, j'ai trouvé, entre les feuilles, un de ces miroirs classiques. Je me suis penchée, je l'ai soulevé et je n'ai pu m'empêcher de lui poser la question elle aussi classique : Miroir, miroir, qui est la plus belle ?

Ta mère, niaiseuse ! Tu t'es trompée d'histoire, m'a répondu le miroir.

Me tromper, moi ? Je l'ai regardé fixement, le miroir, pour le mettre au défi, et naturellement c'est le visage de ma mère que j'y ai vu. Pas une minute n'avait passé pour elle, elle était telle que le jour où elle m'avait expédiée au bois, en route vers la maison de la mère-grand. Elle avait une seule chose de trop, cette égratignure au front que je m'étais faite la veille au soir en heurtant une branche basse. Ça, et quelques rides d'inquiétude, qui était davantage miennes que siennes. J'ai ri, elle a ri, nous avons ri, j'ai ri de ce côté-ci du miroir et de l'autre, tout a paru plus libre, plus léger ; même le miroir a ri. Et surtout le loup.

Depuis lors je l'appelle Poils-en-l'air, le loup. Quand je peux. Quand j'ose.

J'ai laissé le miroir là où je l'avais trouvé. Lui aussi avait une mission à remplir, le pauvre ; tant pis pour lui, qu'il continue à travailler.

Je me suis éloignée sans un seul regard pour le reflet de ma belle cape qui, dotée d'une prestance toute neuve, me moulait le corps.

*

Maintenant ma mère et moi avançons comme si on se prenait par la main, le bras, l'épaule. Consubstantielles. Elle pense savoir, moi j'avance. Elle pourrait être la peureuse et moi la téméraire.

En somme, c'est moi la mère et en tant que mère, j'ai envoyé moi-fille au bois. Je le sais, je l'oublie aussitôt et cette voix de mère, de nouveau, m'arrive de l'extérieur.

On a fait beaucoup de chemin comme ça.

*

Je suis le Petit Chaperon rouge, moi. Je suis ma propre mère, j'avance vers la mère-grand, le loup me guette.

Et il n'y a pas d'autres animaux dans ce bois? me demandent les gens qui ne connaissent pas l'histoire. Bien sûr qu'il y en a. Il y en a de tout acabit, de toute couleur, taille et constitution. Mais le susdit est le pire de tous et il me suit de près, il me suit à la trace.

Il y a des bipèdes sans plumes très savoureux; d'autres qui promettent de l'être mais qui se révèlent amers ou indigestes. Il y en a qui me laissent sur ma faim. Il y a longtemps que mon panier serait plein s'il n'était pas comme un tonneau sans fond. La mère-grand va sûrement l'apprécier.

Quelques-uns des savoureux m'accompagnent sur d'assez longs tronçons. Je me rends compte alors que la forêt peu à peu commence à changer de peau. Nous devons nous frayer un chemin entre les cactus aux épines aiguës ou évoluer entre les marais et tout devient si fade que je me trouve à m'éloigner sans vouloir de celui qui était jadis savoureux, et tout à coup je m'avance de nouveau seule dans la forêt de toujours. Celui que je sais s'agite, me remue les tripes.

*

Poils-en-l'air. Mon loup.

Il ne semble pas goûter la familiarité. Il s'est éloigné de moi. Parfois je l'entends hurler au loin et il me manque. Je crois qu'il m'est même arrivé de l'appeler, surtout pour qu'il me rafraîchisse la mémoire. Parce que maintenant, de loin en loin, je croise l'un des savoureux et quelques pas plus loin je l'oublie. On se regarde à fond, on se plaît, on se touche le bout des doigts et après, que se passe-t-il? Je poursuis mon chemin comme si je devais aller quelque part, comme si je devais me dépêcher, et je le perds. À un détour du chemin, je l'oublie, je cours pendant un bout de temps et il n'est déjà plus à mes côtés. Je ne reviens pas en arrière pour le chercher. Et il était quelqu'un avec qui j'aurais pu être heureuse, ou du moins vibrer un peu.

Aïe, loup, loup, où t'es-tu caché?

*

J'ai bien peur que ce soit parce que je lui ai avoué où j'allais. Mais ça fait si longtemps, nous étions innocents...

Quand on parcourt un chemin aussi intense que celui-ci, aussi vital, on n'a pas envie d'arriver à destination. La maison de la mère-grand se trouve-t-elle en pleine forêt ou à la lisière? Se peut-il que la forêt finisse là où ma mère-grand commence? Tricote-t-elle avec des lianes ou des fibres de coton ou de lin? Pourra-t-elle reprendre ma cape?

Tant de questions.

*

Je ne suis pas pressée d'arriver et de trouver les réponses, si elles existent. Qu'elle attende, la vieille, et toi, maman, pardonne-moi. Je m'acquiesce de ta mission, mais à mon rythme. Sois-en sûre, je n'ai pas lâché le panier un seul instant. Je continue de transporter tes victuailles, augmentées de celles que j'ai ajoutées en route, ma récolte à moi. Et pendant qu'on y est, dis-moi, maman : La mère-grand, elle t'a envoyée là-bas dans le temps, vers ce lieu d'où moi je suis partie? Devra-t-on toujours parcourir la forêt d'un bout à l'autre?

Si c'est comme ça, mieux vaut que le loup nous mange en route.

*

Loup y es-tu?

Où est-il?

*

Les larmes aux yeux, avec le sentiment d'avoir été abandonnée, je m'arrête pour raccommoder ma cape, assez râpée déjà. Maintenant la forêt a plus d'épines que de feuilles. Certaines sont pratiques : elles ont déchiré ma cape, mais je les utilise comme épingles pour en retenir les lambeaux.

Avec la cape raccommodée dont les pans flottent derrière moi, je cours par la forêt et j'ai l'impression de voler et je suis heureuse. En me voyant passer ainsi, il arrive que l'un de ceux qui ne connaissent pas l'histoire veuille m'attraper en saisissant ma cape mais il ne lui reste entre les mains qu'un bout de tissu qui a été rouge autrefois.

Pour moi ça n'a plus d'importance. Ni la main ni ma cape n'ont de l'importance pour moi. Je ne veux que courir, me libérer. Déjà personne ne se souvient de mon nom. Déjà il doit y avoir d'autres petits chaperons rouges qui ont surgi dans la forêt et y ramassent leurs fraises. Je ne les blâme pas. Même que l'une ou l'autre est peut-être née de moi et moi quelque part je dois être en train de lui dire : ma petite, belle petite fille, apporte ce panier à ta mère-grand qui habite de l'autre côté de la forêt. Mais méfie-toi du loup. C'est le méchant loup.

Méchant ! C'est à mourir de rire.

Mon loup à moi, celui qui m'a échappé, était méchant.

Les petits chaperons d'aujourd'hui ont des loups gentils, des incapables. Des ineptes. Pas comme le mien, que je me dis, et je crois me rappeler comment l'histoire se termine.

Pour cette raison je me dépêche.

*

La forêt n'a plus aucun secret pour moi bien qu'elle me réserve de temps à autre une jolie petite surprise. Je m'arrête seulement le temps de l'ajouter à mon panier. Je continue. Je suis à la recherche de ma mère-grand (du moins je le crois).

*

Et quand j'arrive enfin à la porte de sa propre cabane de rondins, je m'arrête un moment sur le seuil pour reprendre mon souffle. Je ne veux pas qu'elle me voie comme ça, la langue pendante, rouge comme ma cape autrefois, je ne veux pas qu'elle me voie avec les crocs à l'air et la bave qui me dégouline des mâchoires.

J'ai froid, j'ai les poils rêches et hérissés, je ne veux pas qu'elle me voie ainsi, qu'elle me confonde avec un autre. Sous le linteau de ma mère-grand je me lèche les plaies, hurle à voix basse, me remets et me recompose.

Je ne veux pas effrayer la bonne petite vieille : le chemin a été ardu, douloureux par moments, sublime par moments. Je me lisse le poil en m'avançant pour éviter qu'on voie le côté sublime. Mon panier est plein. Tout pour elle. Il ne faut pas qu'une mauvaise impression gâche un si grand sacrifice.

*

Je sommeille un petit moment, couchée devant sa porte, mais le froid de la nuit me décide à frapper. Et j'entre. Et je trouve la mère-grand très changée.

Très, vraiment très changée. Surtout que je ne l'avais encore jamais vue.

Elle me dit bonjour, m'appelle, me fait signe de m'approcher.

Elle m'invite à me glisser dans le lit à ses côtés.

J'accepte l'invitation. Je la trouve changée mais étrangement familière.

Et quand je m'apprête à lui exprimer mon étonnement, une voix en moi parle comme si elle était en train de répéter des mots très anciens et dit :

Quelles grandes oreilles tu as, mère-grand, quels grands yeux, quel nez poilu (soit dit sans méchanceté aucune).

Et quand j'ouvre la bouche pour parler de sa bouche qui s'ouvre elle aussi peu à peu, je finis par la reconnaître.

Je la reconnais, je *le* reconnais, je me reconnais.

Et la bouche avale et enfin nous trois n'en formons plus qu'une.

Toute chaude.

Biographies

Née à Buenos Aires, en Argentine, **Luisa Valenzuela** a publié plus de trente livres : romans, nouvelles, microfictions et essais, largement traduits et repris dans de nombreuses anthologies. En juin 2021, son livre *Cuentos de Hades* sera réédité, accompagné de plusieurs études critiques. Elle vient de terminer un livre intitulé *Interior noche/Interior día (todos las pestes la peste)*, à paraître chez Interzona cette année. Lauréate de multiples prix et distinctions, dont le Grand Prix Carlos Fuentes pour l'ensemble de sa carrière (2018), elle est *fellow* de l'American Academy of Arts and Sciences.

Professeure au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, **Lori Saint-Martin** est essayiste, nouvelliste et romancière. Elle a publié deux recueils de nouvelles, *Lettre imaginaire à la femme de mon amant* et *Mon père, la nuit*, ainsi qu'un livre de microrécits, *Mathématiques intimes*, un roman, *Les portes closes*, et un récit, *Pour qui je me prends*. Avec Paul Gagné, elle a traduit de l'anglais vers le français quelque 120 livres, ce qui leur a valu de multiples prix. Elle traduit aussi de l'espagnol.